HYPERTEXTE : LA TROISIÈME DIMENSION DU LANGAGE

Michel BERNARD

1. les dimensions du langage

SOIT l'analogie suivante :

Discours	Figure géométrique	Dimensions
cri, borborygme	point	0
discours oral	droite	1
discours écrit, texte	surface	2
hypertexte	volume	3

Que dire de ce tableau ? Le classement ainsi obtenu dans la colonne de gauche est bien sûr chronologique, même si l'on ne peut dater convenablement, dans l'histoire de l'humanité, les deux premiers items. Les deux colonnes de droite ne font que reprendre des définitions géométriques.

Pour ce qui est des rapports entre les colonnes *Discours* et *Figure*, dont il sera question ici, disons d'abord que l'analogie se comprend, comme il est de règle, de manière proportionnelle : « le discours oral est au discours écrit ce que la droite est à la surface », « l'hypertexte a le même rapport au volume que le texte à la surface », etc... Ce que je projette ici, c'est de montrer à l'aide de cette analogie que l'hypertexte inaugure une ère nouvelle du discours. Ou, géométriquement parlant, un changement de dimension, dont seul le passage de l'oral à l'écrit, il y a cinq millénaires, peut nous donner une idée.

Reprenons, d'abord, les étapes résumées dans la colonne de gauche :

1. L'homme, comme les autres animaux, produit des sons expressifs, qui lui servent éventuellement à communiquer. Ce degré zéro du discours ne s'inscrit pas dans la durée. Il n'est même pas, à proprement parler, de

l'ordre de la conscience (et donc du social, de l'humain). Si je crie « Aïe »[1] en me piquant le doigt, c'est qu'un instinct me pousse, bien malgré moi, à avertir mes semblables de la présence d'un danger, pour qu'ils me secourent ou s'enfuient. Mais ces suites possibles de mon appel, cri d'orfraie ou rugissement, je ne les envisage aucunement. Je n'ai pas, en poussant ce cri, de projet, ni même de représentation. C'est d'un langage inarticulé qu'il s'agit, au sens où, inversement, les linguistes parlent « d'articulation du langage ». Ce qui revient à dire, aussi bien, qu'il ne s'agit d'un langage qu'au sens impropre de « langage des animaux ». L'analogie avec le point géométrique tient à ceci que le cri n'a pas de dimension, pas d'*avant* ou d'*après*. Il n'entre dans aucun syntagme.

2. Le discours oral, dont on ne peut que supputer qu'il est né du cri primitif, est, lui, doté d'une dimension. Le *fil* du discours suppose un début et une fin, un ordre syntaxique dans le détail et un ordre logique dans l'ensemble. Les bandes magnétiques sur lesquelles nous enregistrons aujourd'hui les paroles, ou les phylactères qui, sur les peintures médiévales, portent les paroles prononcées par les personnages sont de bonnes images de cette linéarité de l'oral. MacLuhan[2] a trop bien montré que cette caractéristique de l'oral a été associée à une vision du monde pour que l'on ait besoin d'y revenir. La mémoire, à ce stade, n'est pas seulement un moyen de stockage de l'information mais aussi l'organe intellectuel qui permet les seules opérations possibles sur ce type d'information : recherche, répétition, montage[3]. À ce stade, le langage n'est doté que d'une seule dimension, à l'instar de la droite en géométrie.

3. Le passage à l'écriture, s'il favorise le stockage, a fait également accéder l'humanité à une perception tabulaire (ou paradigmatique) du discours. L'*avant/après* s'enrichit d'un *plus haut/plus bas* qui faisait défaut à l'oral. Les pratiques poétiques de la rime ou de l'acrostiche sont peut-être les exemples les plus clairs et les plus anciens de cette inscription du discours dans la surface de la page. L'audition cède le pas à la vue, qui

1 Ou, plutôt, quelque chose que cette graphie ne rend qu'imparfaitement puisque, nous allons le voir, elle ne fait pas partie de la même dimension.

2 Marshal MACLUHAN, *La Galaxie Gutenberg*, trad. fr. (Montréal, Hurtubise, 1967).

3 Il est curieux de constater que Turing, l'un des premiers théoriciens de l'informatique, n'a d'abord imaginé l'ordinateur que sous cette forme linéaire. La « machine de Turing », modèle de nos ordinateurs, est une tête de lecture dotée d'une mémoire se déplaçant sur une bande.

devient sens dominant. Dès lors, les éléments du langage se trouvent inscrits dans un repère cartésien, sur un plan à deux dimensions[4].

4. La quatrième étape, celle de l'hypertexte, demande un développement plus long et, avant tout, une définition. Qu'appelle-t-on hypertexte ? Sans vouloir rappeler ici tout l'historique de ce terme et ce qu'il recouvre[5], disons qu'il s'agit d'une organisation textuelle permise par l'informatique et qui permet un accès rapide à l'information grâce à des « boutons » que l'on actionne sur le texte. Imaginez que vous puissiez poser votre doigt sur un des mots de la phrase que vous êtes en train de lire et que s'ouvre alors, automatiquement, une autre page qui vous proposerait, selon les cas, une image, un autre texte. C'est, à l'échelle électronique, ce que nous faisons en feuilletant une encyclopédie, en visitant un musée un guide à la main, en vérifiant dans un dictionnaire les mots inconnus d'un texte étranger, en collationnant plusieurs documents, etc... On voit comment s'impose l'image d'une troisième dimension du texte[6] : derrière la page à deux dimensions reproduite sur l'écran s'ouvre la perspective d'un empilement infini d'autres pages, d'une profondeur informationnelle dont seules des manipulations éprouvantes et lentes pouvaient nous donner une idée.

Les réalisations les plus indiscutables dans le domaine de l'hypertexte, à l'heure actuelle, sont précisément encyclopédiques et dictionnairiques. Voici, pour ceux qui n'auraient jamais approché ce type de produit, comment pourrait se dérouler la consultation d'un hypertexte documentaire typique : voulant me renseigner sur Renan, je tape son nom et j'obtiens, à l'écran, une notice biographique classique. Y lisant le nom de Tréguier, que je ne connais pas, je clique avec ma souris sur ce nom et s'affiche alors l'article correspondant, ou même une carte de Bretagne qui me montre la situation de cette ville. Je peux bien évidemment, à tout moment, imprimer ou enregistrer les informations obtenues, ainsi que revenir à une page déjà lue[7]. D'autres produits, plus ambitieux, sont dits

4 On lira une belle évocation de « l'espace de la page » dans l'article de Louis Hay, « L'Écrit et l'imprimé », in *De La Lettre au livre : sémiotique des manuscrits littéraires* (Paris, Éditions du C.N.R.S., 1989), pp. 18-9.

5 Le plus expédient pour moi sera de référer tout lecteur intéressé par la question au précieux et précis volume de la collection *Que sais-je ?*: Roger LAUFER et Domenico SCAVETTA, *Texte, hypertexte, hypermédia* (Paris, PUF, 1992).

6 Alain Lambert (article cité en bibliographie, p.62) parle à ce propos de « *quatrième dimension du texte* », sans expliquer sa métaphore et, surtout, sans dire où il voyait

multi-médias, en ce sens qu'ils marient le texte, l'image et la musique, et permettent, par exemple, d'écouter le chant des oiseaux sur le nom desquels on a cliqué ou de suivre à la fois le livret et la partition de *La Flûte enchantée*...

Ce dispositif électronique, dans lequel on pourrait ne voir qu'un des multiples perfectionnement apportés par l'informatique, me paraît porter en germe les principes d'une nouvelle ère du langage. Il nous faudra, pour mieux le comprendre, le comparer avec le passage de l'oral à l'écrit.

2. *de l'oral à l'écrit*

Il n'est pas d'invention. Ce concept, inventé à la Renaissance et exalté par les Romantiques, n'a aucune valeur historique. Chaque avancée technologique ou scientifique, à y regarder de près, est un faisceau d'efforts collectifs, de changements progressifs de mentalités et de conditions sociales. Il n'y a rien qui ressemble de près ou de loin à une *invention de l'écriture*. Ce n'est que pour les commodités de l'étude que l'on pratique des coupes chronologiques qui nous permettent de dire, par exemple, que l'on ne trouve aucun document écrit datant du cinquième millénaire avant J.-C. et que l'on en trouve au deuxième millénaire. Que s'est-il passé dans cette tranche d'Histoire ? L'humanité (ou du moins certains de ses représentants) ont franchi l'étape suggérée plus haut, qui les fait passer d'un langage unidimensionnel à un langage bidimensionnel.

Peu importent ici les dates exactes, les lieux précis : un très lent processus, incontestable, a amené une nouvelle représentation du langage. Remarquons d'abord qu'il n'y a aucun moment remarquable dans cette évolution, sauf à le marquer artificiellement. L'apparition de l'écriture est indissociable d'une nouvelle vision du monde, caractérisée par exemple par la création de grands empires, la sédentarisation, le stockage des produits agricoles, la poterie, etc... Ces facteurs, d'ailleurs liés entre eux, tracent un arrière-plan qui rend à la fois compréhensible, techniquement possible et socialement souhaitable l'innovation de l'écriture.

La deuxième remarque porte sur l'aspect de ce nouveau support. La bidimensionnalité n'a pas été acquise tout de suite[8]. Chaque forme

7 L'exemple décrit ici se réfère au dictionnaire *Zyzomys* (Paris, Éditions Hachette-

commence par imiter la précédente. De ce fait, l'unité de base de l'écriture est la ligne, qu'elle soit horizontale ou verticale. La superposition des lignes n'est pas allée sans problème. Comment enrouler dans l'espace ce qui, à l'oral, est déroulé dans le temps ? On retrouve dans les plus vieilles inscriptions grecques un type d'écriture appelé *boustrophédon* : la première ligne est écrite de gauche à droite, celle qui suit de droite à gauche, et ainsi de suite, sur le modèle des sillons tracés par la charrue. La convention qui est devenue la nôtre, qui oblige le regard à sauter d'une fin de ligne au début d'une autre, est plus difficile à concevoir. Elle suppose une rupture dans le cours de la lecture, exige une mémorisation et une pause.

De même, les supports sont eux aussi linéaires, rappelant la structure de l'oral. On a beaucoup insisté sur la révolution gutenbergienne mais on aurait pu étudier davantage le fantastique changement qu'a représenté dans la culture antique le passage du *volumen* au *codex*, du rouleau au cahier[9]. Le rouleau est encore une métaphore du discours oral. On le déroule dans un sens ou dans l'autre, dans un parcours séquentiel qui ne favorise guère la recherche rapide d'une information. Les bandelettes égyptiennes qui permettent d'envelopper la momie de formules magiques sont un autre exemple de cette analogie.

Cette linéarité des supports génère un type d'utilisation particulier de l'écrit : n'oublions pas que les lecteurs, jusqu'au Moyen Âge, n'ont su déchiffrer le texte qu'à haute voix[10]. Tant que l'équivalence déchiffrement-phonation fut la règle, les possibilités bi-dimensionnelles de l'écrit ont été peu exploitées. L'œil, au service de la voix, ne peut s'affranchir de l'axe horizontal[11] et ne peut que suivre — le doigt y participe éventuelle-

8 On lira à ce propos les remarques du préhistorien Leroi-Gourhan dans *Le Geste et la parole : technique et langage* (Paris, Albin Michel, 1964) : « *La conquête de l'écriture a été précisément de faire entrer, par l'usage du dispositif linéaire, l'expression graphique dans la subordination complète à l'expression phonétique.* » (pp. 271-2). Cette « *linéarisation des symboles* » a artificiellement introduit la distinction actuelle entre arts graphiques et écriture.

9 On trouvera des indications sur cette transition dans A.-G.HAMMAN (A.- G.), *L'Épopée du livre : du scribe à l'imprimerie* (Paris, Librairie académique Perrin, 1985), Guy ACHARD, *La Communication à Rome* (Paris, Les Belles Lettres, 1991), et Roger CHARTIER, « Du livre au lire », in *Pratiques de lecture* (Paris-Marseille, Rivages, 1985).

10 Saint-Augustin (IVe-Ve siècle) rapporte son étonnement et son admiration à l'égard de saint Ambroise qui lit sans bouger les lèvres. Cette performance ne deviendra une pratique courante qu'à l'époque de l'imprimerie et de la grande diffusion de l'écrit.

ment — le texte ligne à ligne. Une forme comme le tableau à double entrée n'aurait pas été compréhensible à un lecteur antique ou médiéval. Pensons que Barrême, inventeur de tables de calcul, est un mathématicien du XVIIe siècle...

La lecture paradigmatique est donc une lente acquisition de l'humanité. Là non plus, le passage d'une dimension à l'autre ne s'est pas fait en un jour. L'agilité intellectuelle et oculaire du lecteur ne s'est affirmée que très progressivement, ainsi que les dispositifs graphiques qui la présupposent ou la stimulent. La présentation des manuscrits a longtemps rendu impossible toute perception globale de la page : pas de ponctuation, texte compact, sans titres ni sous-titres, mots séparés par des points, ligatures, abréviations. C'est un texte écrit avec peine, par des spécialistes, sur un support cher et de mauvaise qualité. Seule la lecture à haute voix peut lui donner un sens. L'arrivée du papier, à la fin du Moyen Âge, et l'avènement de la typographie, permirent de baliser le texte pour une lecture plus globale de la page : alinéas, ponctuation, justification, titres et sous-titres, manchettes, rubriques, enrichissement (romain/*italique*, maigre/**gras**, minuscules/CAPITALES ...).

3. du texte à l'hypertexte

Les considérations précédentes peuvent, *mutatis mutandis*, nous laisser présager ce que pourrait être le passage à une troisième dimension du langage. N'attendons pas, surtout, de changement massif et brutal de nos pratiques culturelles. Même si la courbe du progrès et les facultés d'adaptation humaines semblent s'être emballées, il faudra sans doute encore bien des générations d'apprentissage et bien des progrès techniques pour que l'on ait une idée claire de ce que peut apporter une lecture tridimensionnelle. L'hypertexte d'aujourd'hui est encore bien trop semblable au papier imprimé pour donner une image réaliste de ce qu'il pourrait être. Ou à peu près autant qu'une tablette d'argile sumérienne pouvait annoncer l'*Encyclopaedia Universalis*... Soyons donc modestes dans nos essais de prospectives.

Les hypertextes actuels sont le plus souvent adaptés de documents conçus pour être imprimés. Les grandes maisons d'édition, les plus

11 Ou vertical en Chine.

soucieuses de modernité, peuvent ainsi proposer deux versions de leurs dictionnaires et encyclopédies. C'est que ces deux types d'ouvrages sont déjà, dans la galaxie Gutenberg, les préfigurations des documents hypertextuels. De même que l'écrit n'a longtemps été qu'une prothèse de l'oral, l'hypertexte ne peut être pensé et lu en ses balbutiements que comme un livre perfectionné. Il n'y a pas plus de coupure technologique que de coupure épistémologique. Nos livres expérimentent déjà, depuis quelques siècles, les outils d'une lecture tridimensionnelle. Le feuilletage d'un dictionnaire encyclopédique, nous l'avons vu, en est une approche archaïque.

D'autres dispositifs sont à considérer dans ce sens : les index, les tables des matières, les renvois, la pagination, les bibliographies. La lecture d'un quotidien est sans doute aujourd'hui la meilleure approche possible d'une navigation dans l'information, avec son système complexe de renvois, de tables, de titres, de sous-titres, de rubriques, de références aux numéros précédents. Chacun sait qu'on ne lit pas le journal comme on lit un roman, du début à la fin. On envisagera aussi des pratiques textuelles érudites comme celle des concordances. L'étude de la Bible a suscité, dès le XIIIe siècle, le besoin de comparer tous les contextes d'un même mot. Malgré l'écrasante difficulté de cette tâche, le succès des concordances chez les théologiens puis chez les critiques littéraires a suscité un grand nombre de tentatives de ce genre. L'informatique, dans les dernières années, a simplement accéléré le travail, sans inventer de nouvelles utilisations. La mise en regard de plusieurs textes, fondement de toute réflexion critique, n'a pu longtemps s'opérer que dans la mémoire, nécessairement limitée et moyennement fiable, de quelques spécialistes. Ceux-ci ont développé, peu à peu, des techniques de repérage (les spécialistes de l'hypertexte parlent de *navigation* ou de *butinage*) que l'informatique a simplement systématisées.

Il est important de comprendre que ce nouvel univers textuel ne sort pas du néant — ou des microprocesseurs, ce qui reviendrait au même. Depuis le *codex*, la superposition des pages contient, en germe, la conception d'une transversalité de la lecture. C'est de la même époque que datent les grandes bibliothèques antiques (remarquons que le *codex*, parallélépipédique, est aussi plus facile à empiler) et, donc, la possibilité de lectures croisées. C'est dire que les ères du langage que je découpe ici ne sont nullement aboutées mais qu'elles se chevauchent largement, comme il est de règle dans l'histoire de toutes les techniques. De même, l'oral existe toujours dans notre culture, même s'il n'en est plus la dimension domi-

nante et s'il est désormais pensé à travers le modèle bidimensionnel (que l'on songe, par exemple, aux *grilles* des programmes de la radio...).

4. hypertexte et littérature

J'ai parlé jusqu'à maintenant du langage et du texte dans tous leurs usages. Qu'en est-il, spécifiquement, de la *littérature*, de l'usage esthétique des outils langagiers ? Peu nous importe ici le caractère très relatif et relativement récent de ce concept. Sans remonter aux origines, constatons simplement que le texte littéraire a suivi le mouvement général. Ainsi, la poésie et ses rythmes linéaires originels (récurrences) ont donné lieu d'abord à de simples transcriptions puis à des jeux graphiques (évoquons, en vrac, les rimes orthographiques, les calligrammes, *Un Coup de dés jamais...*,).

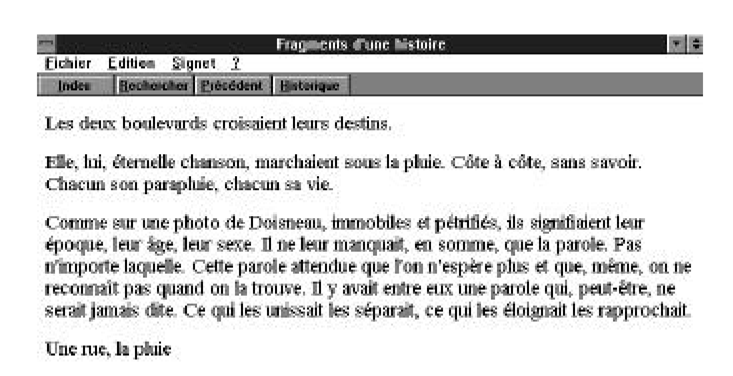
Le texte narratif a suivi un parcours du même type. Il mime d'abord le récit épique, linéaire, qu'il transcrit. Le roman contemporain, dans sa soi-disant *déstructuration*, nous montre un autre aspect de cette lente marche vers un langage tridimensionnel dont nous avons déjà noté quelques prodromes. Qu'il s'agisse d'un jeu sur les déroulements multiples (depuis *Jacques le Fataliste* jusqu'au *Château des destins croisés*) ou de ruptures systématiques dans la temporalité ou la logique, de retours en arrière, de digressions ou d'intertextualité, le romancier cherche évidemment à s'affranchir de la séquentialité. Il semble même que la prose narrative ait eu plus de peine que la poésie à se découvrir une deuxième dimension. Sa typographie ne permet guère la lecture tabulaire, de haut en bas, et sa structure, très codée, rend difficile toute lecture qui ne mènerait pas d'un début à une fin. Si l'on exclut des tentatives très récentes de récits arborescents à déroulement multiples[12], la seule possibilité pour un romancier d'ouvrir une deuxième dimension dans son texte est thématique, donc intertextuelle.

12 Voir par exemple les livres de Ian Livingstone, édités par Folio Junior (collection « Des Livres dont vous êtes le héros »), épigones héroïco-fantastiques de l'inénarrable histoire de petits pois contée par Queneau.

5. *un roman hypertextuel*

Que serait donc un roman hypertextuel ? C'est pour tenter de répondre à cette question que je me propose d'étudier ici ce qui constitue, à ma connaissance, le premier essai dans ce domaine[13] : *Fragments d'une histoire* de J.M. Lafaille[14].

Ce texte se présente comme un programme informatique qui affiche sur l'écran d'un ordinateur des pages de texte dont certains mots ont les caractéristiques d'un *bouton* hypertextuel, ce qui permet, quand l'utilisateur les actionne au moyen d'une souris[15] ou du clavier, de renvoyer à d'autres pages, qui s'affichent à leur tour, et ce *ad libitum*. Voici par exemple la première page du texte, celle par laquelle commence nécessairement toute lecture[16] :



13 On trouvera dans l'article d'Orlando Carreño cité en bibliographie un recensement de tentatives similaires. Il s'agit le plus souvent de « romans télématiques », qui ont davantage expérimenté dans le domaine de l'écriture collective que dans celui de la lecture.

14 La disquette contenant l'hypertexte (format PC IBM®, sous WINDOWS 3.1®) peut être envoyée à tous les lecteurs qui en feront la demande.

15 En *cliquant*, c'est-à-dire en amenant le curseur, sur l'écran, à l'emplacement désiré, puis en appuyant sur un bouton de la souris.

16 Les *doctes* reconnaîtront l'écran d'aide des logiciels sous Windows®. C'est en effet le programme WINHELP qui est utilisé pour afficher l'hypertexte.

Certains des mots de ce texte (« *Elle* », « *lui* », « *une photo de Doisneau* » ...) sont des *boutons* et sont attachés à d'autres pages, auxquelles ils permettent d'accéder.

La lecture de ce texte suscite un certain nombre de surprises :

1. *La lecture n'est pas séquentielle.* Le texte complet, qui est constitué de plusieurs centaines de pages/écrans, ne peut être lu intégralement, et surtout pas dans un ordre unique, qui n'existe pas. Le nombre de parcours possibles dans le réseau des pages est si grand qu'on le considérera comme infini. S'il y a bien une première page, la même pour tous, elle est suivie de la deuxième page que l'on voudra bien choisir, jusqu'à une dernière page qui sera celle où le lecteur décidera d'arrêter son parcours.
2. *Il y a autant de lectures que de lecteurs*. Cette constatation, banale pour les livres, prend une nouvelle ampleur dans le cas d'un hypertexte. Chaque lecteur, par ses choix (les expressions sur lesquelles il clique) construit un enchaînement qui non seulement n'avait peut-être jamais été suivi par un autre lecteur mais qui, de plus, n'avait certainement pas pu être prévu par l'auteur.
3. *On peut revenir en arrière*. Un bouton appelé *Précédent* permet de revenir à la dernière page consultée, un autre, *Historique,* affiche la liste de toutes les pages ouvertes depuis le début, auxquelles on peut accéder à nouveau. Le bouton *Index*, quant à lui, permet de revenir à la page de titre. Il est donc toujours possible, au cas où un parcours finirait dans une impasse (une page sans boutons, une lecture décevante), de refaire le chemin en sens inverse. La fonction *Signet*, pour sa part, permet de marquer certaines pages et d'y revenir à volonté.
4. *Un index permet une lecture thématique*. Le bouton *Rechercher* donne accès à une liste de mots-clés qui, à leur tour, aiguillent le lecteur vers les pages du texte correspondantes. Voici un exemple :



Le mot-clé « *céder* » permet d'atteindre deux pages, intitulées « *De deux choses l'une* » et « *Elle ne céderait pas* ». Il s'agit donc d'un autre type de navigation, fondée sur les mots d'une liste et non sur les mots d'une page particulière. Cependant, ce cheminement ne permet pas non plus la lecture intégrale.

5. *On peut prendre des notes*. Une fonction d'annotation affiche une fenêtre dans laquelle l'utilisateur peut écrire ses propres observations. De même, il est possible de copier une page, ou un extrait, pour l'imprimer par la suite. Les annotations sont conservées par l'ordinateur et restent attachées à l'hypertexte. Elles sont matérialisées sur l'écran par un trombone vert, qui devient un bouton sur lequel on peut cliquer pour lire les notes. De cette manière, l'hypertexte peut, en circulant, s'enrichir des remarques, des ajouts, des réactions de tous ses lecteurs.

6. *Le texte est illustré*. Certains boutons permettent d'afficher des images. Le système n'est donc pas seulement hypertextuel mais aussi *hypermédia*. On pourrait même imaginer qu'il permette d'afficher des images animées, ou de reproduire des sons. Les seules limites sont celles des capacités des unités de stockage et de l'ordinateur utilisé.

Ces dispositifs techniques conditionnent évidemment une lecture totalement différente de celle à laquelle nous avait habitués le livre sur papier (le pléonasme n'est peut-être que provisoire). Dans l'immédiat, la nouveauté engendre surtout des frustrations. Il faut bien avouer, tout d'abord, que la lecture sur écran est rapidement lassante. La position de la tête, la manipulation de la souris, l'éclairage de l'écran sont des contraintes. Il faut à cet égard se persuader que le perfectionnement des techniques et l'adaptation de nos habitudes à ce nouvel environnement aboutiront tôt ou tard à une meilleure adéquation entre l'hypertexte et son lecteur. C'est déjà ce qui s'est passé pour l'imprimé. Dans un avenir proche, les ordinateurs portables extra-plats nous permettront de poser sur nos genoux un substitut assez proche de nos séculaires *codex*.

Mais ce qui trouble le plus le lecteur d'un hypertexte, c'est moins l'environnement informatique (supposons un instant, pour les besoins de la démonstration, qu'il soit si perfectionné que l'on ne puisse pas le distinguer d'un livre dont les pages pourraient s'ouvrir d'elles-mêmes quand on souligne un mot) que la découverte d'une nouvelle organisation textuelle. Là où la consultation d'une encyclopédie ou d'un mode d'emploi informatisé trouve un utilisateur tolérant, voire favorable, parce que l'outil papier mimé par l'ordinateur ne suscite d'habitude que des lectures documentaires, le texte littéraire, lui, éveille aussitôt la méfiance. La

plupart de nos catégories littéraires, celles à travers lesquelles nous percevons un texte comme littéraire, se trouvent bouleversées.

La consommation intégrale, tout d'abord, nous est refusée. Le « Je veux lire en trois jours l'*Iliade* d'Homère » de Ronsard, sur lequel reposent nos valeurs de compétence et de culture littéraires, se trouve caduc. Personne ne peut dire « J'ai lu *Fragments d'une histoire* ». Cette impossibilité, en particulier, rend périlleux le discours critique, qui suppose toujours l'exhaustivité. Chaque lecteur est face à ses propres choix, à sa propre construction du sens. On a bien sûr pu dire la même chose des lectures de livres mais le texte lui-même, la chaîne de caractères parcourue par le lecteur, ne variait pas[17]. Il n'est pas impossible qu'un pan entier de l'hypertexte reste, tel un hypogée pharaonien, inviolé pendant longtemps avant qu'un lecteur s'y introduise, par hasard. Mais il est vrai que de telles découvertes sont possibles dans l'univers du papier.

Nos repères chronologiques et logiques sont eux aussi mis à mal. En réalité, il n'y a pas d'histoire, comme le suggère le titre. J.M. Lafaille fait parfois référence à cette particularité : « *Le jeu est si désespérant pour qui aime les débuts et les fins ! Et s'il n'y en avait pas ? Et si toute fin était le début d'une autre histoire ?* »[18]. Les personnages peuvent se quitter pour se rencontrer ensuite. Du reste, rien ne dit non plus qu'il s'agisse toujours des mêmes personnages, comme dans bien des romans modernes. Il s'agit plutôt d'un enchaînement de situations, de tableaux à thèmes voisins. C'est le lecteur qui produit du sens, qui reconstitue une histoire que l'auteur a laissé dériver en tous sens. Je prendrai un exemple. Je suis arrivé au cours de ma lecture à une page m'annonçant la mort, dans un hôpital, du personnage désigné par le pronom masculin (on me pardonnera ces inévitables périphrases...) : « *Au regard du médecin, elle comprit qu'il était passé de l'autre côté du miroir. Elle sortit sans rien dire, sans aller le voir.* »[19]. Mais je n'ai pu savoir comment on en était arrivé là (réflexe de lecteur de romans) et, par la suite, j'ai pu lire des pages qui mettaient à nouveau en scène un *lui* et un *elle*. À moi de supposer un retour en arrière, un

17 Sauf dans certains cas, qu'il serait intéressant d'analyser ici comme précurseurs d'une perpective hypertextuelle, où des fragments (*Pensées* de Pascal), des œuvres inachevées (*Lucien Leuwen*), des correspondances ont donné lieu à des éditions diverses et à des réactions scandalisées qui montrent bien ce que cette démarche non linéaire peut avoir de choquant pour nous.

18 Quelle référence pourrais-je donner ? Disons qu'il s'agit d'une page intitulée « *Que deviennent les histoires d'amour ?* ». Nostalgie universitaire des textes paginés !

19 « *La salle d'attente* ».

changement de partenaire, une mort rêvée, une histoire parallèle, toutes configurations traditionnelles du récit qui, somme toute, n'existent que dans mon esprit.

La notion même d'auteur, un des piliers de notre mode de réception du texte littéraire, n'a plus cours ici. Il est impossible d'une part de savoir si tous les textes sont de la même main. Le nom de J.M. Lafaille pourrait bien n'être qu'un pseudonyme. L'hypertexte est particulièrement apte à la polyphonie. On trouve d'ailleurs dans *Fragments d'une histoire* des extraits de Proust, de Pascal, de Nietzsche. L'auteur d'un hypertexte est-il le rédacteur des textes ou le navigateur qui a installé des relations entre ces textes ? D'autre part, l'invitation faite au lecteur d'insérer ses propres annotations indique une voie nouvelle : l'œuvre collective, réseau sans fin de lectures/écritures croisées. Quoi qu'il en soit, il est impossible de reconnaître la marque de l'auteur traditionnel, démiurge et créateur, dans une narration dont personne n'a fixé le déroulement.

Le fond du problème, c'est qu'il est impossible de « raconter des histoires » sur un tel support. L'ensemble de *Fragments d'une histoire* n'est d'ailleurs qu'une longue méditation sur l'impossibilité de vivre (et donc de se raconter) une histoire. Rappelons-nous le principe de MacLuhan : « Le message c'est le médium »[20]. Nous ne pourrons pas porter nos schémas narratifs sur le support hypertextuel. Ils y feraient aussi triste figure que les laborieuses transcriptions du folklore oral. Ils ont été faits pour le papier et ils devront y rester. A l'opposé, il est évident, à lire la production romanesque contemporaine, que le livre s'essouffle de plus en plus à vouloir exprimer les visions pluridimensionnelles de la pensée moderne. De plus en plus d'auteurs se plaignent des limitations de ce support séquentiel dont le prestige ne compense plus les limites. Les narrations se font elliptiques, les points de vue cinématographiques, les progressions achroniques. Daniel Pennac, dans *Comme un roman*, exprime à sa façon ce profond malaise devant l'écrit, dont la forme bénigne, mais hautement symptomatique, est la désaffection des plus jeunes à l'égard de la lecture. Il édicte ainsi « *les droits imprescriptibles du lecteur* » :

1. Le droit de ne pas lire.
2. Le droit de sauter des pages.
3. Le droit de ne pas finir un livre.
4. Le droit de relire.
5. Le droit de lire n'importe quoi.

20 Voir, par exemple, *D'Œil à oreille*, trad. fr. (Paris, Denoël-Gauthier, 1977), p. 51.

6. Le droit au bovarysme (maladie textuellement transmissible).
7. Le droit de lire n'importe où.
8. Le droit de grappiller.
9. Le droit de lire à haute voix.
10. Le droit de nous taire.[21]

Les droits 2, 3 et 8 sont devenus des devoirs avec l'hypertexte, qui ne touche pas aux autres, sauf peut-être, momentanément, le septième.

Mais l'hypertexte n'est pas, on l'aura compris, un simple habillage technologique pour plaire aux férus de jeux vidéo... Il épouse en réalité notre mode actuel de pensée. L'après-Gutenberg, contrairement à ce que croyait MacLuhan, ce n'est pas l'audio-visuel. Le cinéma et la télévision sont des supports séquentiels et ils devront eux aussi passer par la révolution de l'hyper-média. Les pratiques actuelles du *zapping* (auxquelles *Fragments d'une histoire* fait plusieurs fois référence) correspondent à ce désir de butinage informationnel, dont seul un conservatisme à courte vue pourrait nous faire croire qu'il ne s'agit que d'une tendance paresseuse à l'irréflexion. C'est en réalité de notre capacité à survivre au milieu de l'inflation des signes qu'il s'agit. Les longues mastications cognitives du Moyen Âge ont laissé place, à la Renaissance, à de rabelaisiennes fringales de savoir dont il faudra à notre tour, sous peine d'indigestion, nous éloigner pour trouver le chemin de l'information vitale, quelque part au milieu du bruit et du silence.

Comme il a toujours été de règle, c'est la littérature qui nous enseignera à lire et à écrire. C'est à elle qu'est dévolu le rôle assumé par le jeu dans tous les apprentissages. Nous avons tous été formés, fussions-nous rédacteurs de notes de service, de dépliants publicitaires ou de projets de lois, à la lecture de calembredaines récréatives que nous appelons littérature et où nous affectons de trouver le modèle de toute expression. Stendhal relisait peut-être le *Code civil* avant d'écrire mais, tout aussi sûrement, les auteurs du *Code civil* avaient appris à écrire en lisant, dès leur plus jeune âge, les *Fables* de La Fontaine ou les romans dont se repaissait le jeune Rousseau. C'est par la littérature que nous entrerons vraiment, hors des expériences de laboratoire, dans la troisième dimension du langage. Il n'y a là ni idéalisme ni vaticination. Ce passage à une autre dimension est tout simplement inscrit dans la logique de l'évolution intellectuelle et technologique de notre temps. À nous d'y entrer de plain pied, sans précipitation iconoclaste ni vain retard.

21 Paris, Éditions Gallimard, NRF, 1992, p.145.

Éléments d'une bibliographie sur l'hypertexte[22]

BALPE, Jean-Pierre, *Hyperdocuments, hypertextes, hypermédias* (Paris, Eyrolles, 1990).

CARREÑO, Orlando, « Le Texte, le son et l'image en interactivité dans les hypermédias », *Communication et langages*, nº 95, 1er trimestre 1993, pp. 96-105.

CHAUMIER, J. et SUTTER, E., « L'Hypertexte : une nouvelle approche de l'information », *Documentaliste*, vol. 26, nº 2, 1989, pp. 71-5.

COLLINOT, René, « L'Approche des textes par... l'hypertexte », *Bulletin de l'EPI*, nº 63, septembre 91, pp. 101-9.

DALLOZ, X., « Votre Avenir passe par l'hypertexte », *L'Informatique professionnelle*, vol. 20, nº 73, pp. 37-44.

DANIEL-VATONNE, M.C., « Hypertextes : des principes communs et des variations », *T.S.I., Technique et science informatiques*, vol. 9, nº 6, 1990, pp. 475-92.

DELANY, Paul, et LANDOW, George P., éds., *Hypermedia and Literary Studies* (Cambridge, Mass., MIT Press, 1991).

LAMBERT, Alain, « L'Hypertexte : Un nouvel outil pour l'éducation et la formation », *Bulletin de l'EPI*, nº 61, mars 91, pp.61-6.

LAUFER, Roger et SCAVETTA, Domenico, *Texte, hypertexte, hypermédia* (Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1992).

LE CROSNIER, H., « Une Introduction à l'hypertexte », *Bulletin des bibliothèques de France*, vol. 36, nº 4, 1991.

LÉVY, Pierre, *Les Technologies de l'intelligence : l'avenir de la pensée : l'ère informatique* (Paris, La Découverte, 1990).

MELOT, M., « Nous sommes tous des illettrés ou l'avenir de la lecture », *Bulletin des Bibliothèques de France*, vol. 34, nos 2-3, pp. 203-6.

SAUSTIER, Alain, « Hypertexte et pédagogie », *Bulletin de l'EPI*, nº 63, sept. 1991, pp. 91-9.

SAVOY, J., « Les Sources des hypertextes : une bibliographie commentée » ; *T.S.I., Technique et science informatiques*, vol. 9, nº 6, 1990, pp. 515-24.

SCHMIDT, Alain, « Hypertexte et hypermédia », *Bulletin de l'EPI*, nº 61, mars 1991, pp. 67-79.

SEGURA, J., « Hypertexte, bateau ivre de l'information », *Archimag*, nº 21, 1989, pp. 25-7.

WEIDENFELD, G., « Quelques Exemples d'utilisation d'hypertextes », *Bulletin du Centre de hautes études internationales d'informatique documentaire*, nº 35, 1989, pp. 105-9.

22 Cette esquisse bibliographique exclut les références purement techniques.

YANKELOVITCH, N., et MEYROWITZ, N., “Reading and Writing the Electronic book”, *IEEE Computer*, vol. 18, nº 10, Oct. 1985, pp. 15-30.

Université de Paris III –Sorbonne Nouvelle